









L'HABITANT  
DE  
LA GUADELOUPE,  
COMÉDIE  
DE MERCIER.

L'HABITANT

DE

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

COMÉDIE

DE MERCIER.



# L'HABITANT

R. 15

DE

## LA GUADELOUPE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

DE MERCIER;

Représentée, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens italiens ordinaires du Roi, le mardi 25 avril 1786.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

---

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

---



A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière  
le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

N<sup>o</sup> d'entrée = 3227

## PERSONNAGES.

VANGLLENNE, cousin germain de M. Dortigni.

M. DORTIGNI, financier.

NULSON, agent de change.

UN LAQUAIS de M. Dortigni.

UN LAQUAIS de Vanglenne.

Madame MILVILLE, veuve, sœur de M. Dortigni.

Madame DORTIGNI, femme de M. Dortigni.

BRIGITTE, attachée à madame Milville.

*La scène est à Paris.*

*Nota.* On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en caractères *penchés*, ou *italiques*, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

D. L. P.



# L'HABITANT

DE

## LA GUADELOUPE,

COMÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

(La scène se passe chez M. Dortigni, dans un cabinet richement meublé.)

#### SCÈNE I.

Madame DORTIGNI; M. DORTIGNI, en robe de chambre, avec un bonnet de velours brodé en or.

(M. DORTIGNI est devant un secrétaire couvert de papiers. Madame DORTIGNI, en négligé, est assise de l'autre côté, près d'une table.)

DORTIGNI.

Vous perdez beaucoup au jeu, hier, madame; je ne vous confierai plus mon argent.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Que vous êtes maussade! Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, madame, entendez-vous?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Vous ne risquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis; nous serons de moitié. Je jouerai avec Artémise: c'est la folle la plus étourdie... Donnez-moi cent louis, vous dis-je; je vous répons que j'en gagnerai mille, et nous partagerons.

DORTIGNI.

A la bonne heure. Choisissez vos adversaires; ne jouez point avec ces gens froids, réservés, attentifs, qui observent

*L'Habitant de la Guadeloupe.*

tous les coups : faites la partie avec des têtes évaporées, des gens distraits... voilà les bons joueurs.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oh ! laissez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais , madame , il est temps que je vous fasse une très-sérieuse réprimande sur l'excès de vos dépenses.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Mais , monsieur , faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois ? votre extrême économie ne regarde que moi. Et votre table , monsieur... votre table ?

DORTIGNI.

N'en jouissez-vous pas , madame ? Vous savez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires sans mot dire à table qu'à la bourse. Mais vos parures , madame , cela est effroyable.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Parle-t-on de cela ?

DORTIGNI.

Plus de cinq cens louis d'or par an pour des marchandes de modes !

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Il faut bien soutenir un luxe nécessaire , et écraser ces femmes de conseillers , de présidens , qui sèchent de dépit en me voyant.

DORTIGNI.

Heureusement que rien ne me rebute ; et que , pour gagner un écu , je ne trouve rien de difficile.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Je vous seconde de tout mon pouvoir. Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis. Lui avez-vous prêté ?

DORTIGNI.

Oui.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Avec caution , intérêts d'avance ?

DORTIGNI.

Oui , madame ; et qui plus est , nantissement. Je songe à tout.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Mais à propos , madame , j'ai à vous consulter ; car vous

avez le sens si droit.... Sur quelle tête placerons-nous cet argent ? Il a été décidé entre nous que ce serait à fond perdu.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oui, monsieur, s'il vous plaît... Je le veux.

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ils sont rares ; mais je vais vous en indiquer un qui me paraît devoir vivre cent ans. Plaçons sur la tête de ce jeune duc.

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame ?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

C'est que ce jeune duc est grand chasseur, fort sot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre ; et, n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-temps et en pleine santé.

DORTIGNI.

J'admire la justesse de votre coup d'œil.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

C'est, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI.

Allons ; demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc. Vous m'en répondez, madame.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Suivez tous mes conseils. Ne hantez jamais que les riches, et point d'autres ; car, dans le fond, il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le sais bien.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, et vous moquer ensuite de tout le monde.

DORTIGNI.

C'est bien mon projet.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ne prenez aucune sorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en règle, et surtout dans les plus petites choses ; les grandes se recommandent d'elles-mêmes.



DORTIGNI.

Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier; car il peut être dans la suite d'une extrême conséquence... Tenez, par exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée en révisant mes anciens papiers. Le croiriez-vous? elle date de près de vingt et un ans; elle est d'un mien cousin germain qui fut, vers ce temps-là, chercher la fortune, ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Et comment savez-vous qu'il est mort?

DORTIGNI.

C'est qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oh! cela équivalait à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

Il brillait à Paris dans les sociétés: il dédaignait la fortune, et puis il est mort de misère.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Mais il me semble qu'il avait assez de ressemblance avec votre chère sœur, qui se pique de connaître les livres, et d'être au fait de la littérature... A propos, avez-vous de ses nouvelles?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Soit... A-t-elle rendu les livres que je lui avais prêtés?

DORTIGNI.

Oui.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Qu'elle n'en demande plus... Je vous en avertis, je ferme ma bibliothèque à clef. On demande des livres, comme s'ils ne coûtaient rien; et quand je lui avais prêté un ouvrage, elle semblait, en me le rendant, me reprocher de ne l'avoir pas lu. Est-ce que je suis faite pour perdre mon temps à suivre toutes ces folles, ces sottises idées-là! Il n'y en a qu'une utile au monde, c'est celle qui conduit à l'opulence.

DORTIGNI.

Elle ne m'a rien fait demander, et je l'ai prise au mot.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

C'est une précieuse, entendez-vous, et qui m'ennuie étrangement !

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus ; et chacun de son côté me semble fort satisfait... Ainsi...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

A son aise... Elle a l'orgueil insolent de passer pour une bonne mère, avec ses deux marmots en bas âge, qu'elle mène partout. J'ai bien besoin de cela, moi ! Elle semble dire : Voyez comme je les élève, comme je ne les perds pas de vue un seul instant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance !... Vous ne faites pas de même, ma belle-sœur... Oh ! on ne saurait y tenir. D'ailleurs elle est d'un triste, d'un mélancolique ! soupirant toujours après son époux défunt.

DORTIGNI.

Elle a lieu de soupirer : le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très-modique ; mais elle l'a voulu. Je lui avais prédit : j'eus beau lui dire dans le temps : « Il n'est pas riche, ma » sœur ; prenez garde ; c'est bien le plus grand défaut qu'un » homme puisse avoir. » Elle me répondit : « Il est aimable, il est » plein de droiture, il est vertueux. » Et, avec cette belle tendresse et ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrième étage ; et je ne sais pas même si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler de ses doigts.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces esprits avantageux qui croient en savoir plus que les gens sensés, qui affichent je ne sais quels sentimens ridicules, qui ne font point cas des richesses ; comme s'il y avait effectivement quelque autre chose de réel dans le monde. Elle fait encore la fière au milieu de sa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il est vrai.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oh bien ! qu'elle étale sa dignité et toute sa philosophie entre quatre murailles... Je ne veux plus la voir.



## SCÈNE II.

Madame DORTIGNI, UN LAQUAIS, M. DORTIGNI.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme est là qui attend depuis une demi-heure, et qui demande à vous parler de la part de monsieur de Vanglenne.

DORTIGNI.

Vanglenne! Voilà du nouveau. Est-ce bien ce nom-là? Voyez si vous ne vous ne seriez pas trompé.

(Le LAQUAIS sort.)

## SCÈNE III.

Madame DORTIGNI, M. DORTIGNI.

DORTIGNI.

C'est le nom du cousin; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre esprit qui voyage soudain en Amérique après votre très-éloigné cousin, parce que vous m'en avez parlé. Mais n'y a-t-il pas trente noms qui se ressemblent.

## SCÈNE IV.

Madame DORTIGNI, LE LAQUAIS, M. DORTIGNY.

LE LAQUAIS.

Monsieur, cet homme dit qu'il a quelque chose à vous communiquer de vive voix, de la part de M. de Vanglenne, votre cousin-germain, qu'il a vu dernièrement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh! pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il l'a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de sa personne.... Cela m'étonne à un tel point!...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Il n'est donc pas mort?

DORTIGNI.

Je ne sais , madame ; mais j'ai toujours des pressentimens de tout ce qui doit m'arriver. (*Au Laquais.*) Faites entrer.

(Le LAQUAIS sort.)

## SCÈNE V.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

DORTIGNI.

Parbleu ! je suis curieux...

## SCÈNE VI.

Madame DORTIGNI, LE LAQUAIS, M. DORTIGNI, VANGLENNE.

(VANGLENNE attend pour parler que le domestique soit sorti.)

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, à part.

Ah, mon Dieu ! quel messager ! qu'il est sec !

DORTIGNI.

Eh bien ! monsieur, parlez ; qu'avez-vous à me dire ?

(Le LAQUAIS sort.)

## SCÈNE VII.

Madame DORTIGNI, VANGLENNE, M. DORTIGNI.

VANGLENNE.

Dieu soit loué, mon cher cousin ! Que j'ai de joie à vous revoir ! M'auriez-vous entièrement oublié ?

DORTIGNI.

Quoi, monsieur, vous seriez... Je ne vous remets pas.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, à part.

Pourquoi a-t-on laissé entrer cet habit-là ? C'est un gueux.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne... Je suis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom ; mais nous l'avons cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas ! et c'est moi.

DORTIGNI.

Il y a si long-temps, monsieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeler des traits...

VANGLENNE.

Oh! je vous reconnais bien, moi; mais je suis bien plus changé que vous, et cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger. Mon son de voix, du moins, au défaut de mes traits..

DORTIGNI.

Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai souvent pressé dans mes bras.... Qu'il vous en souviennne, nous fûmes amis.

DORTIGNI.

Amitié de collège, d'enfance... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plaît? Quels ordres, monsieur, avez-vous à me donner?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher cousin... Le pauvre, hélas, les reçoit, et n'en donne point.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, à part.

Oh! il va lui demander de l'argent.... Je chasse mon portier: laisser entrer un pareil homme, malgré mes recommandations journalières!

VANGLENNE.

J'étais établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, soit, monsieur. (*A part.*) Va, retourne aux antipodes...

VANGLENNE.

J'avais amassé quelque chose avec beaucoup de peine.... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune. Ayant eu le malheur de perdre ma femme et mon fils, et n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parlait vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle reçoit de charmes dans son éloignement.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ah! quel insupportable début!



VANGLENNE.

Mon vaisseau , chargé de toute ma fortune , modique à la vérité , mais qui satisfaisait à mes désirs , a fait naufrage sur les côtes d'Espagne. J'ai tout perdu ; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ils sont après tout fort heureux. Puisqu'il n'avaient plus rien au monde , autant vaut...

VANGLENNE.

Vous avez bien raison , madame ; ce ne sont pas les plus à plaindre : j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route ! Que l'infortune traîne après soi d'humiliation ! Mais je me suis armé de constance et de courage. J'arrive , et je m'informe de vous. Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance , que le ciel a béni vos travaux , que vous jouissez en paix...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

L'aisance ! Qui vous a dit cela , monsieur ? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris ! Vous avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

VANGLENNE.

Pardonnez , madame ; mais cet ameublement , cet hôtel , l'extérieur qui vous environne , tout dit...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Eh bien ! monsieur , l'on est comme tout le monde. Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du nécessaire fait , malgré lui , des remarques sur tout ce qui le frappe ; il voit , il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI , à part.

Ah ! je suis sur les épines !.. Il n'aura pas l'esprit de le congédier.

DORTIGNI.

Mais , monsieur , permettez-moi de vous le dire : votre conduite est fort étrange envers nous : vous vous introduisez ici par supercherie ; vous prenez un faux nom , sous le pré-

texte de nous apporter des nouvelles d'un parent : mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

VANGLLENNE.

J'ai cru , sous cet habit qui ne révèle que trop mon indigence, ne devoir point me faire connaître à vos domestiques... C'est par discrétion , mon cher cousin , par discrétion , je vous l'assure , que j'ai usé de ce moyen qui cachait ma détresse.

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire.

VANGLLENNE.

Une lettre n'aurait jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous supplier moi-même , et vous exposer de vive voix ma triste et douloureuse situation...

DORTIGNI.

J'entends : vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtes d'Espagne , et moi j'en serai responsable à Paris. Vous viendrez , au bout de vingt ans , me dire : Me voici , secourez-moi.

VANGLLENNE.

Oui , j'ai cette prière à vous faire... je ne vous le déguise point.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis sur le même vaisseau ?

VANGLLENNE.

Hélas ! oui , madame.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Cela est fort imprudent ; mais vous le fûtes toujours , à ce que j'ai appris... Au reste , ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur l'eau à notre commandement ; et , malgré tout le désir que nous en aurions , nous ne pouvons vous le restituer.

VANGLLENNE.

Je le sais madame ; mais je suis encore bon à quelque chose , et je viens implorer votre bienfaisance , votre générosité.

DORTIGNI.

Dans votre jeunesse , monsieur , vous n'avez voulu rien faire ; vous vous répandiez dans les sociétés brillantes , tandis



que les autres travaillaient assidûment chez le procureur, chez le notaire... On paie cela tôt ou tard.

VANGLLENNE.

J'ai eu une jeunesse dissipée, je l'avoue, je ne suis pas à m'en repentir; j'étais bien jeune alors, et la séduction des plaisirs...

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laissant force dettes.

VANGLLENNE, vivement.

Ah! mon cousin, elles ont été toutes fidèlement acquittées depuis; je vous le proteste.

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLLENNE.

Permettez-moi de vous le dire, mon cher cousin, cela n'est pas.

DORTIGNI.

Comment! cela n'est pas. Voilà un démenti formel, monsieur.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Cela est bien insolent...

VANGLLENNE.

Pardonnez, madame, mon dessein n'est pas d'offenser.

DORTIGNI, avec courroux.

Comment, monsieur, oser...

VANGLLENNE.

Excusez; je veux dire seulement, que mon cher oncle m'a donné en tout temps des preuves constantes de son amitié. Il a daigné m'écrire plusieurs fois. J'ai de ses lettres sur moi... (*Il tire un portefeuille.*) En voici que je garde bien précieusement. Vous verrez qu'il m'estimait.

DORTIGNI.

Je n'ai pas besoin de les voir.

VANGLLENNE.

Ses lettres disent que sans deux enfans qu'il avait, et auxquels il devait comme de raison toute préférence, il m'aurait fait plus de bien: il m'en a fait néanmoins, malgré la distance des lieux, en recommandations, en services, qui ne sont pas de l'argent, et qui obligent plus que de l'argent.

La mémoire de votre père, mon cher cousin, me sera à jamais chère et sacrée.

DORTIGNI.

Mon père était d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire... N'a-t-on pas été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ!

VANGLLENNE.

Il est vrai; c'était pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Vendre son patrimoine! Mais on ne pardonne pas cela, monsieur. Vice du cœur! libertinage! inconduite caractérisée!... Oublier ses héritiers légitimes et naturels! Apprenez, monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

DORTIGNI, à sa femme.

Ah! vous avez raison.

VANGLLENNE.

Je ne prétends point être à charge, madame; j'implore seulement de l'emploi: pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change, mon écriture est convenable; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude. J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, et je serai bientôt placé.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Bientôt placé! Mais monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, et même par les puissances.

DORTIGNI.

Il est vrai, madame.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun son tour; et le nombre des solliciteurs est immense.

DORTIGNI.

A l'infini.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

D'un coup de pied sur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de clercs, de commis, de secrétaires...

DORTIGNI.

On en a cent pour un, qui vous assiègent.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci... Tout reflue sur la capitale, et de là sur la finance; et, s'il y avait des vaisseaux qui abordassent de la lune, il nous en arriverait ici, je crois, des colonies...

VANGLENNE.

Oh ! madame, j'intercède un emploi qui ne nuise à personne : il y en a de tant de sortes. Mais, si le service se mesure au besoin, personne en ce moment n'est plus pressé que moi... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu... je ne recourrai point à des gémissemens pour vous attendre... Demain je manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en gagner... Je n'ai que vous de parens dans cette immense ville que je ne reconnais plus. Je me consacre à tout; mais, au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

(M. DORTIGNI se lève, et passe près de sa femme.) (1)

DORTIGNI, bas, à sa femme.

Je vais me débarrasser de lui, en lui donnant un écu de six livres.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, l'arrêtant.

Non, non... Congédiez-le promptement et avec fermeté... Qu'ai-je besoin, moi, d'une pareille entrevue ? Joli parent, par ma foi !

DORTIGNI, en retournant à sa place (2).

Allons, monsieur, l'on verra... Je parlerai, je vous le promets. Repassez, repassez...

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi ? Vous me permettez de repasser ?

DORTIGNI.

Je ferai l'impossible, je remuerai ciel et terre; et, s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel et terre !... Mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez ma demeure.

DORTIGNI.

Ah !... oui... oui... Eh bien ! votre demeure ?

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

(1) M<sup>me</sup>. DORTIGNI, DORTIGNI, VANGLENNE.(2) M<sup>me</sup>. DORTIGNI, VANGLENNE, DORTIGNI.



M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Rue de la Huchette ! Quelle horreur ! Peut-on demeurer  
rue de la Huchette ! Il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre mé-  
moire ?...

DORTIGNI.

Non, je la retiendrai très-bien.

VANGLENNE.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes  
affaires ?

DORTIGNI.

Oui... oui... oui...

VANGLENNE.

Allons, je cesse de vous importuner.

(Il salue comme pour s'en aller.)

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Enfin nous en voilà quittes. Il revient... Ah ! quel sup-  
plice ! Je n'y tiens plus.

VANGLENNE, revenant sur ses pas.

Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous de-  
mander, et que vous pouvez du moins m'accorder sur-le-  
champ.

DORTIGNI, avec humeur.

Point de préambule, monsieur ; voyons... de grâce,  
finissons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine,  
de votre chère sœur, que j'ai vue enfant, et qui semblait  
dès lors douée d'un cœur noble et compatissant.

DORTIGNI.

Il y a long-temps qu'on ne l'a vue ici, monsieur : elle ne  
cultive point ses parens, elle vit singulièrement... D'ailleurs,  
que pouvez-vous attendre d'elle ? Elle mène une vie fort  
obscur ; isolée, veuve, ayant deux enfans sur les bras.

VANGLENNE, avec intérêt.

Elle a deux enfans ? Ah ! tant mieux.

DORTIGNI.

Comment ? tant mieux !... Et qu'est-ce que cela vous fait ?

VANGLENNE.

Je voulais vous dire que je serai bien charmé de les voir,

de les embrasser, de... Je vous demande son adresse avec la plus vive instance...

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera. Vous voulez faire cette démarche, soit : on vous a prévenu que vous n'en serez pas plus avancé : vous perdrez vos pas ; elle est absolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLLENNE.

Si elle est pauvre, elle fera ce qu'elle pourra ; et, si elle ne peut rien, nous nous attendrions du moins ensemble : elle a connu l'infortune ; elle sera sensible à la mienne. Je vais donc demander au portier son adresse de votre part.

DORTIGNI.

Oui, car je ne la sais pas exactement. Elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien...

VANGLLENNE marche à reculons.

Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême. (*A madame Dortigni.*) Si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort... Je souffre... (*Madame Dortigni secoue la tête.*) Rien... Allons... Le vrai courage consiste à savoir souffrir avec résignation ; je suis homme, et j'en conserverai la dignité. (*A madame Dortigni.*) Pardonnez, madame, si j'ai osé me présenter chez vous de cette manière. On a toujours mauvaise grâce quand le cœur est dans la peine. (*A M. Dortigni.*) Je souhaite, monsieur, que vous ne connaissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout à coup dans l'indigence. Je vous ai décelé ma misère ; mais, si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations ; si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux infortunés. Je me retire.

(M. DORTIGNI pousse, pour ainsi dire, VANGLLENNE hors de chez lui, tandis que MULSON entre ; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face.)

## SCÈNE VIII.

Madame DORTIGNI, MULSON, M. DORTIGNI.

MULSON, à part.

En croirai-je mes yeux ? Dourville à Paris !

DORTIGNI à part.

Mes recommandations seraient, ma foi, bien placées !... Je



donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'est bien pour la dernière fois que j'y serai pris.

MULSON regardant sortir Vanglenne.

C'est, parbleu ! lui.

DORTIGNI.

Vous venez me délivrer à propos. Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure !

MULSON, à part.

On le congédie froidement, on ne le reconduit seulement pas, on le salue à peine. Me serai-je trompé ? (*A M. Dortigni, en s'approchant.*) Connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous ?

DORTIGNI.

Faiblement.

MULSON.

Oh ! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien sur Hambourg ?

MULSON.

Cent quatre-vingt-cinq. Dites-moi, vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout à l'heure ?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage ?

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu ! je ne ris pas. Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner... Je mettrais ma main au feu que vous ne le connaissez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connais.

MULSON.

Et vous le traitez ainsi... un des plus riches particuliers du royaume ?

DORTIGNI.

Vous avez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit ?

MULSON.

Oui, son habit m'a un peu surpris; mais il est original

dans sa conduite, et cela n'empêche point que, sous cet habit, ce ne soit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, riant.

Ah, ah, ah ! Comme vous vous méprenez, mon cher ? Cet homme se nomme Vanglenne, et sa fortune est des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville, le nom n'importe ; je connais l'individu, et cet individu est riche et opulent.

DORTIGNI.

Et moi je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême...

MULSON.

Je soutiens, moi, le contraire. Il a été marié deux fois ; il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, et jouit d'une fortune immense.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, se levant.

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur Mulson, prenez garde... Une fortune immense et point d'enfans !

MULSON.

Oui, madame, point d'enfans, et une fortune immense. Je l'ai vu, il y a trois ans, pendant quatre mois, à la Guadeloupe ; et je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnaître...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oh ! nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi ?.. Eh bien ! je vais vous le dire ; c'est que cet homme riche de vos libéralités venait à la lettre de nous demander des secours.

MULSON.

Il a pu vous demander des secours pour se divertir ; mais il est plus riche à lui seul, que vous et tous vos voisins.

DORTIGNI.

Faut-il vous dissuader entièrement ? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est un mien cousin, que Dieu confonde, et qui me tombe sur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'absence.

MULSON.

C'est votre cousin ? Eh bien ! il venait pour vous éprouver.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Nous éprouver ?



MULSON.

C'est dans son caractère... Dans sa vie il a fait vingt tours de cette espèce , et tous plus plaisans les uns que les autres.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Je sens un trouble , une inquiétude... Oh ! combien vous m'effrayez , monsieur Mulson !

MULSON.

Je vous assure , madame , sur mon honneur , que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai négocié de son papier... Papier doré , ma foi !

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Serait-il possible ? Ah ! je frissonne... Vous l'avez vu à la Guadeloupe ! Il y avait donc changé de nom ?

MULSON.

Il s'y nommait Dourville ; mais que fait le nom , quand la personne est la même ?

DORTIGNI.

Je le croyais mort depuis vingt ans... Et revenir dans cet état !

MULSON.

Il est d'un caractère enjoué , prompt , vif , aimant à imaginer des singularités , à causer des surprises ; de plus , libéral , même magnifique.

DORTIGNI.

Libéral ! magnifique ! Vous entendez , madame ?

MULSON.

S'il vous a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé , vous lui en aurez donné , et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands éclats de rire.

DORTIGNI.

Mais... je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en suis fâché : il est sensible aux bons , comme aux mauvais procédés.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Mon mari avait des affaires en tête.

MULSON.

C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais aussi , pour ceux qu'il n'aime pas...



M<sup>me</sup>. DORTIGNI à part.

Chaque mot me déchire l'âme.

DORTIGNI.

Monsieur Mulson, il faut ne vous rien déguiser, nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritait sans doute...

MULSON.

Mais, à votre âge, est-ce qu'on ne devine pas un homme opulent ? Mais quelque chose parle... Il est bien étonnant...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

De grâce, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui... Si vous saviez combien cela est important !

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaires, puisqu'il est à Paris. (*A M. Dortigni.*) Et notre revirement de partie, monsieur ?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON.

Mais il faudrait vous décider... Je reviendrai ce soir... Adieu, madame. Je verrai Dourville. Je suis bien votre très-humble serviteur.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

Madame DORTIGNI, M. DORTIGNI.

DORTIGNI.

Eh bien ! madame, voilà l'effet de vos impertinences. Vous ne risquez pas moins que de me faire perdre mon héritage. Vous l'avez entendu ; il est veuf, et sans enfans.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Taisez-vous, homme dur, insensible ; vous n'avez jamais su donner à propos. Était-il mon parent cet homme-là ? Le connaissais-je ? Étais-je au fait de son caractère que vous deviez connaître ? Je ne m'y serais pas trompée comme vous... Vous voilà puni de votre sottise, et cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

N'allais-je pas lui donner quelque argent, lorsque vous m'avez retenu ?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Je t'ai fait plaisir alors, avoue-le. Il était bien temps, après l'indignité de toutes tes paroles !

DORTIGNI.

Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront surtout aigri. Je lui parlais poliment, moi. Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous ; et, comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir, (*avec force*) vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Comment ! je répondrai de tes propres sottises ?

DORTIGNI.

S'il faut qu'il me déshérite, je me venge sur vous ; je prends sur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus stricte.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Comme l'avarice te domine !

DORTIGNI.

Comme l'argent est ton éternel bourreau !

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Va, le plus sot des hommes et le plus maladroit, va réparer ton insigne bévue : va te jeter à ses pieds, lui baiser humblement la main, va lui demander pardon : tu n'en auras pas encore la force.

DORTIGNI.

C'est à vous, madame, d'y aller, et de ce pas, ou je me sépare de vous. Une femme a toujours de l'empire sur un homme.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Je sais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conseil de toi ; je ne connais pas d'homme plus mal affermi dans ses principes. Tu ne sais ni parler ni agir ; et, hors de l'agiotage obscur où tu excelles, tu es un être absolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre science.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

C'est moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le sais... Je ne devrais pas faire un seul pas dans cette affaire ; mais je veux bien m'exposer pour toi, et te prouver que, sans mon génie, tu serais sans rang, sans crédit, et sans existence.

DORTIGNI.

DORTIGNI.

Je vous le répète , madame , je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.

( Il sort. )

## SCÈNE X.

Madame DORTIGNI seule.

Comment réparer ?... Il faut du front , de la présence d'esprit , de la souplesse... Trouvons un plan qui puisse raccommoder les choses. Cela n'est pas impossible. Dieu ! si j'avais pu soupçonner l'opulence de cet homme ! Assis à ma table , logé dans mon hôtel , choyé , fêté , caressé... je le tiendrais présentement dans mes filets. Oui , prévenances , afféction , douceur , tendresse , rien ne m'aurait coûté... Que n'ai-je pu deviner !... Quand je songe que tout cela dépendait d'un scupçon , d'un trait de lumière ! Où était alors ma pénétration ?... Ah ! fortune , tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin : mais je reviens sur le coup ; et , comme tu favorises l'audace , je ne prétends pas que tu m'échappes.

FIN DU PREMIER ACTE.



## ACTE SECOND.

(La scène se passe chez madame Milville, dans une chambre très-modestement meublée.)

### SCÈNE I.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

(Madame MILVILLE est en tablier noir, ainsi que BRIGITTE. Madame MILVILLE est assise, et occupée à travailler.)

BRIGITTE entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table.

MA chère maîtresse, voici le produit de vos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicatesse exquise, surprenante; et qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je en lui apporterais. Tenez; serrez cela.

(Elle remet de l'argent à sa maîtresse.)

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Il n'y a point de honte, ma chère Brigitte, à travailler pour jeter un peu plus d'aisance dans sa maison; surtout lorsqu'on est mère de famille. Mais tu me feras plaisir de te charger de la vente; c'est un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyait pas, hélas! me laisser dans une pareille situation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frère, traîné dans un superbe équipage, et que je songe qu'il vous abandonne ici, sans vous offrir le plus léger secours, je suis prête à crier dans la rue à tous les passans: Voyez cet homme si brillant; eh bien! il aime mieux nourrir des chevaux dans son écurie, que de soulager sa sœur et ses nièces en bas âge.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès; conservons le calme que l'infortune ne saurait ôter aux âmes élevées. Mon frère n'est point né dur; mais il dépend d'une femme avide et hautaine, qui a corrompu toutes ses bonnes qualités. Je ne désirais que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

De n'être point riche; et tout leur déplaît en moi. Ils m'ont rebulée vingt fois. Je crois présentement ne devoir m'offrir à leurs yeux, que quand ils auront conçu des sentimens plus fraternels.

BRIGITTE.

Votre belle-sœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur...

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Point de haine, ma chère Brigitte; c'est un sentiment trop pénible à l'âme qui le nourrit.

BRIGITTE.

Vous êtes bien heureuse d'avoir cette philosophie: je vous en félicite. Mais je me sentirais portée, moi, à une certaine violence; à rendre publique leur indignité, à la leur faire sentir...

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage; ce serait le moyen d'éterniser les inimitiés. La douceur et la patience viennent à bout quelquefois de désarmer la dureté et l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans, cet intérêt si cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mère. Mon frère peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ses droits; et, touché de ma modération, reconnaître d'autant plus ses torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux... Ah! je mourrais contente, ma chère maîtresse, si je pouvais voir un tel exemple s'accomplir sous mes yeux.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ma chère Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Je n'existe que pour élever ma famille dans les principes de la vertu; et mes enfans sont les seuls liens qui désormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refusé de vous marier à cause d'eux. C'étaient néanmoins de bons partis... Avez-vous fait sagement?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Oui, à ce que j'imagine; un second mariage leur aurait donné un maître, sans leur assurer un protecteur. Le souvenir d'un époux toujours présent à ma tendresse, me les

28 L'HABITANT DE LA GUADELOUPE,  
rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs  
baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chère maîtresse, que le ciel  
récompensera un jour vos vertus.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je ne suis point malheureuse, ma chère Brigitte; je parais,  
il est vrai, un peu mélancolique. Mais, crois-moi, la paix est  
au fond de mon âme.

BRIGITTE, avec sentiment.

Bien vrai ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je te l'assure. Il est une tristesse douce et pénétrante qui  
remplit mon âme à l'instant même que mes yeux se mouil-  
lent de larmes. Je contemple mes enfans, et leur présence me  
console : je les presse contre mon sein, et la joie qu'ils éprou-  
vent passe dans mon cœur.

BRIGITTE.

Ah ! vous êtes la meilleure des maîtresses, et la plus excel-  
lente des mères.

(On frappe à la porte.)

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

On frappe, Brigitte. Allez voir...

(BRIGITTE va vers la porte et revient.)

BRIGITTE.

Madame, c'est un homme qui demande à vous parler.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je ne sais qui ce peut être... Vous savez que je ne reçois  
aucun homme chez moi....

BRIGITTE.

Il a l'air bien honnête.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Eh bien donc, qu'il entre.

(BRIGITTE fait entrer VANGLENE.)



## SCÈNE II.

Madame MILVILLE, VANGLENNE, BRIGITTE.

*(Quand Vanglenne se présente, madame Milville se lève et reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir.)*

VANGLENNE.

MON abord vous étonne, madame ; mais quand je me serai nommé, vous serez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire... J'aurais quelque chose à vous communiquer, en particulier. (1)

M<sup>me</sup>. MILVILLE étonnée.

A moi, monsieur ?

VANGLENNE.

Oui, madame. Daignez m'accorder cet entretien, je vous en supplie.

*(Il cherche de l'œil une chaise.)*M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Asseyez-vous, monsieur.

*(Elle fait signe à Brigitte, qui approche des sièges, et sort.)*

## SCÈNE III.

Madame MILVILLE, VANGLENNE.

*(Ils s'asseyent.)*

VANGLENNE.

JE vois, madame, que vous ne me reconnaissez pas.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monsieur.

VANGLENNE.

Vous m'avez vu, madame ; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans ; et ce n'est pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le temps, surtout quand le malheur les a beaucoup altérés. Ne vous souvenez-vous plus d'avoir eu un cousin nommé Vanglenne, qui passa en Amérique, il y a environ vingt ans ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE, vivement.

Oui, monsieur, je m'en souviens très-bien. Mais ce parent... depuis on nous l'avait dit mort.

(1) M<sup>me</sup>. Milville, Brigitte, Vanglenne.

VANGLENNE.

On s'était arrangé pour cela dans la famille, avant que vous eussiez l'âge de raison. Vous voyez ce cousin, cet infortuné... il est devant vos yeux.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Vous, monsieur!... vous seriez?...

VANGLENNE.

Je suis, après votre frère, votre plus proche parent. Votre père, dont je conserve un si tendre, un si respectueux souvenir, était le frère unique de ma mère.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ah! monsieur, ma joie égale ma surprise... Oui, vous fûtes toujours cher à mon père, et il connaissait bien les hommes... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le séjour de l'Amérique, que vous aviez choisi de préférence, et habité si long-temps? Venez-vous vous fixer à Paris? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inspirez, la question que je vous fais.

VANGLENNE.

Je vous dois, madame, un tableau fidèle de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ma pitié, monsieur? Ce qu'on fait pour ses parens est un devoir.

VANGLENNE.

Vous l'avez déjà appris, madame; j'eus une jeunesse fougueuse et même inconsidérée. Orphelin dès l'enfance, et sous la tutelle de votre père, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, et dont je profitai peu. Que ne les ai-je entendus et suivis! Voulant enfin réparer mes folies, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très-honoré père répondit à toutes mes lettres avec bonté. Il mourut. Quel père! quel ami! quelle perte pour moi! Je suivis le commerce pendant plusieurs années, et l'on parut m'oublier en Europe.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frère?

VANGLENNE.

Pardonnez-moi; mais huit à dix lettres au moins demeurèrent sans réponse. Je cessai, de mon côté, d'écrire. On sema

comme on voulut le bruit de ma mort ; on me peignit sous les couleurs les plus étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeais l'habitation, et il m'accorda en peu de temps toute sa confiance. Il avait une fille à laquelle je ne déplus point ; je l'obtins en mariage. Le père, enchanté de cette union, et qui n'avait point d'enfans mâles, ne m'imposa d'autres conditions que de quitter mon nom pour porter le sien. La mort m'enleva mon beau-père et mon épouse presque dans la même année. Je restai quelque temps veuf, et je me remariai à une personne qui me fit connaître l'amour, et m'inspira la tendresse la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuse, plaignez-moi, je la perdis... C'est là une blessure profonde, et que le temps ne guérit point.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

O mon cousin, ce sont là des coups qui déchirent et accablent !

VANGLLENNE.

Le chagrin que j'en ressentis me rendit la vie insupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. L'amour de la patrie parla à mon cœur, je résolus de repasser en France. Hélas ! madame, les côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage !

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Vous perdités tout, mon cher cousin ?

VANGLLENNE.

Tout, ma chère cousine, et sans ressource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez... Mais j'ai appris de votre généreux père, que la fermeté et la constance doivent être les premières vertus d'un homme ; et je saurai supporter le malheur.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Écoutez, mon cher cousin. J'ai essuyé aussi des revers, et je suis pauvre ; mais je ne le suis pas tellement que je ne puisse partager quelque chose avec un parent plus infortuné que moi.

VANGLLENNE.

Ah, madame !

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille et cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous serez toujours ici le bienvenu, jusqu'à ce que vous trouviez mieux.



VANGLENNE.

Que vous êtes compatissante !

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je vois très-peu de monde, je ne sors presque jamais ; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de connaissance, capables de vous rendre service et de vous procurer de l'emploi. Quoique timide, je me sens décidée, et même hardie, quand j'intercède pour autrui.

VANGLENNE.

Vous me rendez l'espérance et la vie !

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné... Voudriez-vous accepter mon déjeuner ?

VANGLENNE, vivement.

Volontiers, madame ; car j'ai beaucoup couru, et je suis à jeun.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Vous êtes à jeun ! (*Élevant la voix.*) Brigitte !

## SCÈNE IV.

Madame MILVILLE et VANGLENNE assis, BRIGITTE.

M<sup>me</sup>. MILVILLE, à Brigitte.

Apportez le café.

BRIGITTE.

Il est tout prêt, madame.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Versez. (*Brigitte avance une table sur laquelle elle sert le café, etc. Vanglenne mange et boit avidement.*) Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressans de ma vie.

(*Brigitte sort.*)

## SCÈNE V.

Madame MILVILLE et VANGLENNE assis.

VANGLENNE.

Vous êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge ; et dont, je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passer.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

J'aurai aussi tout le plaisir ; car vous , vous ne serez que l'obligé.

VANGLENNE.

Vous joignez la grâce à la générosité... Mais vous , qui vous intéressez tant à mon sort , me serait-il défendu de savoir quel fut le vôtre ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

On compte ici-bas les heureux !... Je bravais les revers ; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutais le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorais. Vous avez senti par vous-même combien cette séparation est cruelle. La fortune , qui commençait à me sourire , s'est ensevelie avec lui ; ce n'est pas cette dernière perte qui m'a coûté des larmes ! Il ne m'est resté , pour toute consolation , que deux enfans en bas âge...

VANGLENNE.

Je les ai entrevues en entrant...

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je fus assez courageuse pour voir mon état sans m'effrayer , pour oser pénétrer l'avenir qui m'attendait. Je recueillis les débris de ma mince fortune , et résolu de renoncer au monde qui n'accueille que les riches. Ainsi la fortune m'a appris le secret que j'aurais ignoré toute ma vie , sans ses rigueurs utiles. Mais puis-je demander , cher cousin , de quelle manière vous avez découvert ma demeure ? Je la croyais à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'est chez monsieur votre frère , madame , qu'on me l'a donnée.

M<sup>me</sup>. MILVILLE *vivement*.

Chez mon frère ? Quoi ! vous l'avez vu ?

VANGLENNE.

Oui , madame...

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Eh bien ?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans son hôtel ; j'ai eu l'honneur de le saluer dans son appartement ; je lui ai fait à peu près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Qu'a-t-il répondu ?... Qu'a-t-il fait ?... (*après un silence.*)  
Ciel ! mon frère !...

*L'Habitant de la Guadeloupe.*

VANGLENNE.

Votre frère, madame, paraît occupé de grandes et importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance; c'est une occupation profonde, et qui l'absorbe tout entier... Il a été un peu distrait... Votre belle-sœur est une dame opulente, qui paraît jouir de son état... Ils sont plus qu'aisés, je pense?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Quoi! mon frère n'a rien fait pour vous? Est-il possible? Rien?

VANGLENNE.

Non, madame... Je n'en murmure point... Chacun, après tout, est propriétaire de son bien, et maître de ce qu'il possède.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Pas toujours, mon cher cousin, pas toujours. Il y a des dettes sacrées... Je suis bien sûre que vous m'entendez, et qu'à sa place...

VANGLENNE.

J'aurais pu, à sa place... Mais il ne me devait rien... J'ai cherché néanmoins à ménager sa délicatesse, en ne m'introduisant pas sous mon vrai nom, dans la crainte de le blesser, à raison de mon vêtement... je ne rougis pas de le dire devant vous... je n'ai que celui-là... Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avait présenté quelque secours, je l'eusse accepté.

M<sup>me</sup>. MILVILLE à voix basse.

Ah! mon frère! mon frère!

VANGLENNE.

Cette faveur du ciel, je vous le confesse, serait venue fort à propos... Depuis dix jours j'ai beaucoup dépensé, et me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureusement les personnes chez qui je loge sont d'honnêtes gens, et qui m'ont promis d'attendre.

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup>. MILVILLE assise, BRIGITTE, VANGLENNE assis.

(Brigitte retire la table, et la dessert.)

M<sup>me</sup>. MILVILLE, tirant sa bourse avec grâce et noblesse.

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frère; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double



louis... C'est une dette que je dois à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je; il est offert de bon cœur.

VANGLLENNE.

Généreuse parente, vous n'êtes guère plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table, je l'accepte avec reconnaissance; c'est assez. Un autre, dans un état plus aisé, pourra m'avancer...

(BRIGITTE sort.)

## SCÈNE VII.

Madame MILVILLE et VANGLLENNE assis.

M<sup>me</sup>. MILVILLE, insistant.

Prenez, cher cousin.

VANGLLENNE.

Vous vous privez en ma faveur de ce qui vous serait absolument nécessaire. (*Madame Milville lui met le double louis dans la main.*) Je ne sais si je dois accepter.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Gardez, gardez, vous dis-je. (*En essuyant une larme.*) Je suis trop heureuse de pouvoir en disposer ainsi.

VANGLLENNE.

Vous pleurez, ma tendre et généreuse parente!... Et moi... Ah! (*Il soupire, il pleure; il s'écrie, en baisant le louis d'or.*) Cette pièce m'est précieuse!... Je la garderai toute ma vie.

M<sup>me</sup>. MILVILLE, à part.

Toute sa vie! Que dit-il?

VANGLLENNE, sanglottant.

Oui... toute ma vie. Mais, mais, mais... (*Baisant la main de madame Milville.*) Pardonnez, chère cousine... Je ne puis plus soutenir l'émotion... (*Se levant.*)

M<sup>me</sup>. MILVILLE interdite.

Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger?

VANGLLENNE, avec le cri de l'âme.

Léger! Ah! pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre.

M<sup>me</sup>. MILVILLE, se levant.

Je ne vous comprends pas...

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Avant de sortir, cousin, reprenez votre portefeuille.

VANGLLENNE, avec beaucoup d'expression, et lui prenant la main respectueusement.

Je vous le laisse; soyez-en dépositaire. Si vous voulez me le rendre... songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition... (*Il lui baise la main.*) Adieu, aimable consine.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

Madame MILVILLE seule.

Veillai-je? Est-ce un songe?... Je suis tentée de le croire. Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on disait mort, dont on ne parlait même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune considérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans sous sa protection; et pourquoi? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité... Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractère? Comme il possède le vrai langage de l'âme! Je me sens disposée à le chérir... Mais quoi! ne serait-ce pas sa générosité que je chérirais en lui? Ce qu'il se promet de faire pour mes enfans... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui que j'aime. Le noble et honnête homme!

## SCÈNE IX.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE entrant, avec de grandes acclamations.

Ah! madame, madame, miracle! miracle!...

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Quoi donc?

BRIGITTE.

C'est madame votre belle-sœur qui monte en personne à votre quatrième étage.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ma belle-sœur!... Ce jour est fait pour m'étonner.

(BRIGITTE sort.)

## SCÈNE X.

Madame MILVILLE ; Madame DORTIGNI , très-parée.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI sautant au cou de sa belle-sœur.

Bon jour , ma sœur. Il y a long-temps que nous ne nous sommes vues.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

En effet , vous me surprenez , madame , étrangement ; je ne m'attendais pas à cette visite , je vous l'avoue...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ah ! si vous saviez tous les détails , vous me pardonneriez ; mais cela ne peut se raconter. Eh bien ! comment cela va-t-il ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Beaucoup mieux... grâce au régime plutôt qu'aux remèdes...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

J'en suis ravie... Je voulais vous envoyer mon médecin... Il est tombé lui-même malade , et je crois qu'il en mourra... Mais , grâce à Dieu , tout le monde ici a été promptement rétabli.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ma convalescence a été assez longue.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI , la caressant.

Votre santé en sera plus affermie... Je vous trouve un excellent visage. Les temps ont été affreux , vous le savez , je n'ai pu sortir. Les migraines m'assiègent... J'ai eu les nerfs agacés. Puis , excédée de mille importuns... C'en est fait , je renonce à ce tracas. C'est un plan arrêté depuis long-temps dans ma tête , et que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce sont , après tout , les meilleurs amis que l'on puisse avoir dans ce monde...

(Elles s'asseyent.)

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ils devraient l'être au moins...

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ma chère sœur , pourquoi nous négliger à ce point , ne pas venir nous voir ? Vous avez plus de temps que moi.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Le reproche est admirable ! Je me suis présentée cinq à six fois de suite à votre porte ; vous n'étiez pas visible.



M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Pour vous ! ma chère sœur , pour vous !... Ah ! vous ne me ferez pas l'injure de le penser. Permettez ; si j'avais donné des ordres , vous n'y étiez sûrement pas comprise. C'est la faute de mon portier , le plus lourd butor !... Venez nous voir ; oublions le passé. Si je vous parais coupable , prenez-vous-en à votre frère ; c'est un tyran , en vérité... J'y perdrai la vie.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Mon frère ?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Il me fait tenir table , impitoyablement , quatre fois la semaine.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

C'est n'être jamais à soi.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Rien n'est plus cruel , ma sœur , que de donner tous les jours son bien à manger à mille êtres indifférens , pour ne rien dire de plus ; et de faire , par-dessus le marché encore , les frais éternels de la représentation.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

On dit que tel est le supplice des riches. Il faut que tout soit compensé.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Vous êtes plus tranquille que moi , cent fois plus heureuse.... paisible dans votre chère solitude , toute à vous. La lecture vous occupe toujours ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Infiniment : c'est mon unique plaisir ; et ce plaisir , étant peu coûteux , est à ma portée.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oh ! je vous ferai passer des nouveautés piquantes. On m'en envoie de toutes parts , que je ne lis pas. Je n'ai pas le temps , en vérité , d'y jeter les yeux. J'attrappe à la volée quelques extraits par lambeau ; mais , de cette manière , on ne peut juger que bien superficiellement.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

C'est ainsi , néanmoins , que l'on juge dans le monde , et l'on n'en prononce pas moins ; vous l'avouerez.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Il est bien vrai... Quand jouirai-je d'un peu de loisir , pour  
m'occuper

m'occuper à mon aise des délices ineffables de la littérature ! Ah ! c'est là que réside le vrai contentement de l'âme. On n'a point de remords de ces jouissances-là ; elles sont au-dessus de tout. Votre vie est fortunée , paisible , ma sœur , en comparaison de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre esprit loin de vous. Dans le monde où je vis , l'on ne sait qui l'on voit , qui l'on reçoit. Fatigué par la présence de tant d'objets qui se succèdent , c'est un tourment journalier. On a de l'humeur malgré soi. On accueille mal ou bien , comme au hasard... A propos , ma sœur , avez-vous vu le cher cousin arrivé récemment de l'Amérique ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Oui ; il sort d'ici.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Il sort d'ici !... Oh ! il nous a joué un tour facétieux , plaisant , original. C'est un drôle de corps.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Comment donc ?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'est présenté chez moi comme un misérable... Dans ce moment , mon mari venait de recevoir de fâcheuses nouvelles ; il était environné de ses papiers... J'étais de mauvaise humeur... Nous ne l'avons pas accueilli gracieusement ; mais sans doute il oubliera ce malheureux quart d'heure , car nous comptons bien réparer cette inattention. Mais aussi c'est d'une originalité peu décente ; on ne surprend point ainsi les gens. A-t-il usé envers vous de la même feinte ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Oui , ma sœur. Il s'est offert à moi comme étant dans la peine , et cherchant un emploi.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Un emploi ! Cela est bien ridicule. C'est justement ce qu'il y a de plus rare à Paris. On ne voit que recommandations... Les bureaux regorgent de plumes surnuméraires.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je lui ai offert ces petits secours qu'on doit à la parenté et à l'humanité.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ah ! vous avez été bien éclairée. Vous l'aviez donc deviné , sous son habit plus que modeste ?

*L'Habitant de la Guadeloupe.*

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Non, je vous l'assure.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Personne ne vous avait avertie ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Personne.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, en grimaçant.

Ah ! vous avez le coup d'œil plus fin , plus pénétrant que le nôtre.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je n'avais rien prévu de ce qui est arrivé. Quand je lui ai eu fait mon présent , qui était bien peu de chose au fond , après avoir pris une tasse de café avec moi , tout à coup il s'est levé de cette place , les bras étendus , l'œil humide de larmes , et m'a dit , d'un ton pénétré , d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : J'ai accepté vos dons , ma cousine , recevez les miens. Il m'a remis ensuite ce portefeuille entre les mains , pour moi , dit-il , et pour mes enfans. Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI avec empressement.

Voyons , voyons ce qu'il renferme.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre , comme vous imaginez.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, après avoir ouvert le portefeuille.

Mais , ma sœur ! ma sœur ! voilà des effets pour plus de six cents mille livres. Ah ! mon Dieu ! voilà une offre unique , incroyable , extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel. Comment ! il vous a donné cela pour une tasse de café ? Cela est incroyable. J'avais pris , moi , malheureusement mon chocolat.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Vous pensez bien , ma sœur , que je ne me regarde que comme dépositaire , et rien de plus.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oui ; autrement le monde jaserait. Ah çà , ma chère sœur , je suis enchantée de l'espèce de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre sagacité.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Il m'a fait mille protestations d'amitié... que je crois sincères. Il veut absolument que j'aille loger dans son hôtel.



M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma sœur, vous n'êtes point d'un âge... Il faut redouter les langues médisantes.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je ne les crains point.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Il faut si peu de chose pour ternir sa réputation!

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ma sœur, je vous proteste que je n'accepterai des bienfaits, qu'à charge de les publier à toute la terre.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Vous êtes veuve, jeune, on parlera.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Le monde, tout méchant qu'il est, reconnaît et respecte la véritable vertu : on peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Je le crois ; mais à propos, je sais déjà ce que vous ignorez peut-être : mes informations ont été sûres et promptes. Savez-vous où il demeure ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Non : il doit venir me prendre avec mes enfans.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Eh bien ! je vous l'apprends : il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train !... Et venir sous un piètre habillement intercéder, demander l'aumône, ou plutôt tromper la compassion... Ah ! cela est d'une singularité choquante.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Cela ne devrait pas être toléré, ma sœur ; car, si cette mode s'introduisait une fois dans le monde, on ne saurait bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

On prendrait le parti, alors, d'en avoir pour tout le monde.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Cela est bien philosophiquement dit , ma sœur ; mais il y a dans la société des rangs , des classes , une subordination nécessaire ; vous en conviendrez.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je ne prétends point dire le contraire.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ah çà , ma chère sœur , vous avez tout crédit sur son esprit ; vous êtes bonne , vous êtes éloquente... Faites ma paix.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

S'il eût dit un mot de son état , nous l'aurions reçu à bras ouverts. Attendez ; il faudrait lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu , et que , le connaissant riche , nous avons voulu... aussi... de notre côté... jouer la comédie. Qu'en dites-vous ?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Cela ne prendrait pas.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ah ! cela ne prendrait pas... Eh bien ! dites-lui que mon mari avait la tête fort occupée d'affaires ; qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche ; que moi , j'avais grondé mes gens à mon lever , et que l'impression m'en était demeurée. Ajoutez , chère sœur , que les hommes qui ont des bureaux , sont tristes le matin , et qu'on ne rit à Paris que le soir.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je vous promets d'employer et les raisons et les prières , pour que le passé soit enseveli dans le silence.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer. Quand ce ne serait que son extrême générosité envers vous , ce parent me deviendrait cher. (*Se levant.*) Ménagez - vous bien , prenez soin de votre santé , je vous en conjure. Et les chers enfans ? Ils s'amuseut. L'heureux âge ! où l'on est sans souci , sans inquiétude. Vous les embrasserez bien pour moi. Ne

prenez pas ceci pour une visite de cérémonie; point du tout, c'est une visite de bonne et franche amitié. Depuis un mois; je guettais l'instant d'être libre. Adieu, adieu. Ne bougez pas; l'air est froid... Nous nous reverrons. (*En la baisant.*) Adieu. Nous allons nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.

(Elle sort, et M<sup>m</sup>e. Milville rentre dans l'autre pièce.)

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE TROISIÈME.

(La scène se passe chez Vanglenne, dans un salon très-richement décoré et meublé. Du côté gauche, est une table sur laquelle il y a un flambeau portant des bougies allumées, et plusieurs livres et papiers. Près de cette table, est un fauteuil; deux autres vers la droite : des chaises dans le fond.)

SCÈNE I.

(Vanglenne, mis richement, conduit M<sup>me</sup>. Milville par la main; elle est habillée différemment que chez elle, mais simplement.)

VANGLLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLLENNE.

Vous voici chez vous, chère cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner. Vous y serez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront. Votre société sera la mienne, si vous me le permettez.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ah! cousin, quel éclat! quelle magnificence!

VANGLLENNE.

Bien caché, depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger, l'argent à la main; et, avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris pour être servi promptement et à souhait. Je n'ai fait part de mon projet à personne, et mon secret n'a point été trahi. Allons, prenez possession. Je suis chez vous, cousine. L'hôtel est coupé en deux et sans aucune communication. Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent et votre meilleur ami.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Et votre portefeuille? Reprenez-le, je l'exige.

VANGLLENNE.

Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande; c'est encore là une de nos conditions, cousine. (*En souriant.*) N'êtes-vous pas ma trésorière?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Vous voulez que je garde un don exorbitant?

VANGLLENNE.

Laissez-moi achever, vous dis-je, et ne me chagrinez

point... Ce que je fais n'est pas par ostentation, mais pour donner un exemple aux riches ; pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre ; à se souvenir que, dans un tour de roue, la fortune abaisse celui qui était au sommet, et élève celui qu'il aperçoit au dernier rang. (*Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.*) Cette pièce que je garderai précieusement tant que je vivrai (et vous n'entendiez pas alors le sens de ce mot, lorsque je l'ai prononcé), cette pièce qui m'aurait en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, comme cela aurait pu être ; voilà le gage irrécusable qui me dit que vous honorez les richesses, en en faisant un digne usage.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je suis vraie avec vous, comme avec moi-même ; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon âme se trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre. Mais vous me serez utile, chère cousine ; vous m'aidez à placer mon argent d'une manière qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie.

M<sup>me</sup>. MILVILLE à part.

Dieu ! oserai-je lui parler de mon frère ?

## SCÈNE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, on était allé vous demander chez vous ; c'est monsieur Mulson qui voudrait absolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah ! Mulson, l'agent de change ? (*A madame Milville.*) Cousine, permettez-vous que je le reçoive ici ?

(M<sup>me</sup>. Milville fait un signe d'approbation.)

LE LAQUAIS, en remettant un papier à Vanglenne.

Voici, monsieur, ce que votre notaire m'a chargé de vous remettre de sa part.

VANGLENNE, prenant le papier, et le mettant sur la table.

C'est bon. Faites entrer M. Mulson.

(Le Laquis sort.)

## SCÈNE III.

MULSON, VANGLENNE, Madame MILVILLE.

(M<sup>me</sup>. Milville s'assied.)

MULSON, étendant les bras :

Qui l'aurait cru ! Vous en Europe ! et tout le monde l'ignore. On eût été au-devant de vous, vous offrir nos services. Et pourquoi vous êtes-vous caché, vous, fait pour aller de pair avec tout ce qui brille ?

VANGLENNE.

C'est que je suis ruiné. J'ai fait naufrage.

MULSON.

Ah ! vous êtes bien revenu sur l'eau, à ce qu'il paraît.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays-ci ; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il est vrai cependant que j'ai failli me noyer tout de bon.

MULSON.

En sauvant votre personne, il n'y avait rien de perdu. La mer est bien avide ; mais, malgré sa profondeur, elle ne pouvait pas tout engloutir.

VANGLENNE.

Il me reste encore quelque chose pour moi et mes amis.

MULSON.

Je le crois. Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens ? J'ai à vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous sont liées par les nœuds du sang, et de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

MULSON.

Monsieur et madame Dortigni. Honnêtes gens, braves gens au fond. Je suis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'est donc vous qui leur avez dit que j'étais ici ?

MULSON.

Eh ! monsieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnaître au premier coup d'œil, à l'instant où vous sortiez de chez eux.

Vous,



Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laissent dans la mémoire qu'une faible impression. Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu. Votre crédit...

VANGLLENNE.

Mon crédit !... (*Montrant madame Milville.*) Connaissez-vous madame ?

(M<sup>me</sup>. MILVILLE se lève.)

MULSON, saluant.

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLLENNE.

Comment vous ne connaissez point madame ? Mais vous fréquentez cependant la maison de madame Dortigni ?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, et presque tous les jours. J'y mange fréquemment.

VANGLLENNE.

Et vous ne connaissez pas madame ?

MULSON.

Non, monsieur. Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

VANGLLENNE.

C'est sa sœur.

MULSON étonné.

Quoi ! monsieur Dortigni a une sœur ? Madame, permettez que je vous présente mon respect.

VANGLLENNE.

Présentement, monsieur l'ambassadeur, achevez votre message.

(M<sup>me</sup>. MILVILLE se rassied.)

MULSON.

Je suis un peu interdit... Je sais tout ce qui s'est passé ; ils ont eu quelques torts avec vous.

VANGLLENNE.

Quelques torts ! Vous êtes très-bien informé.

MULSON.

Mais ce sont au fond d'honnêtes personnes, fort affables ; dont j'ai lieu, moi, d'être satisfait. Comme vous êtes d'un caractère facile et généreux, vous oublierez quelques petites inadvertances.

*L'Habitant de la Guadeloupe.*

VANGLENNE.

Inadvertances !

MULSON.

Oui , ils veulent réparer... On a des distractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourse , a-t-il des distractions alors ? commet-il beaucoup d'inadvertances ?

MULSON.

Mais , entre nous , il faut pardonner à M. Dortigni ; car il n'est que l'aveugle agent des volontés de sa femme.

VANGLENNE.

J'entends. Je vois bien que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

MULSON.

Justement. Ils sollicitent la grâce de vous rendre une visite. La parenté , malgré quelques nuages , reprend toujours ses droits. Pourront-ils vous voir sans que vous leur fassiez mauvaise mine ?

VANGLENNE.

Vous savez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON.

Oh ! sans doute... C'est ce que je leur ai dit , vous êtes bien le plus galant homme que je connaisse. Ah ça , cela est donc arrangé ? Vous revenez comme si de rien n'était ? J'en suis content , charmé. J'espère , monsieur , vous proposer quelques affaires d'une solidité... Il y a une opération , dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela , monsieur Mulson.

MULSON, à part.

Mais j'ai réussi le plus heureusement du monde. (*Haut.*) Je vais donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation ?

VANGLENNE.

Oui , monsieur Mulson.

MULSON.

A merveille ! Ils en seront enchantés , vous dis-je.

(*A part.*) Bon! tout va bien. (*Haut.*) Je vous offre bien mes respects.

(*Il sort.*)

(*M<sup>me</sup>. MILVILLE se lève.*)

## SCÈNE IV.

VANGLLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLLENNE.

Ils oseront venir!... Cela est fort. En ce cas, j'aurai mon tour. Métal corrupteur, ô malheureux argent, pourquoi es-tu à la fois l'échange de nos besoins et l'agent de nos crimes?

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Cher cousin, bon et généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frère assez malheureux déjà de méconnaître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

VANGLLENNE.

Vous prétendez à toute force l'excuser; cela est à sa place, et digne de vous; mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Mais l'effort d'une belle âme, d'une âme comme la vôtre...

VANGLLENNE.

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est l'infortuné caché sous l'habit que je portais; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement; et mon ressentiment est juste. De quel droit un homme accable-t-il son semblable du fardeau du mépris? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri; et l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'insolent qui marchait sur la tête de son frère, soit à son tour humilié.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Je ne prétends pas excuser sa conduite; mais il eût peut-être fait dans la suite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'est pas bon, le second devient pire encore; et la triste humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commisération et de la pitié. Qui l'étouffe, est mort au bien.



M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Hélas ! il y aura donc entre vous une séparation éternelle ?

VANGLENNE.

Oui ; et de tout l'intervalle qui se trouve entre nos âmes. Je ne leur veux point de mal ; mais comme ils se sont faits petits pour de l'or , il m'est permis de rire de leur bassesse ; et je retiendrai l'or qu'ils couvent des yeux , pour le placer dans des mains plus dignes de le recevoir. Voilà toute ma vengeance.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ah ! modérez votre indignation , je vous supplie.

## SCÈNE V.

VANGLENNE, DORTIGNI, Madame DORTIGNI,  
Madame MILVILLE.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Les voici.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Mon cher cousin, vraiment, vous êtes un aimable espiègle. Est-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là ? Vous avez déployé l'imagination la plus originale , la plus riante...

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire , madame ?

DORTIGNI.

Vous avez très-bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous , monsieur , vous ne vous masquiez point , n'est-il pas vrai ? vous alliez à front découvert.

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer , et de vous offrir nos excuses.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli , et nous venons...

VANGLENNE.

Mais ce n'est pas ici mon domicile , madame.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Comment donc ?

VANGLLENNE.

Vous le savez, je demeure rue de la Huchette, au Cadran bleu; telle est l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Bonne folie! Vous plaisantez encore?

VANGLLENNE.

Je ne plaisante point, madame. Si vous voulez me rendre visite, c'est là que vous me trouverez, et que j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre sœur.

(Il s'éloigne, se jette dans le fauteuil qui est près de la table, et prend un livre qu'il lit négligemment.)

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

J'ai déjà vu la chère sœur; elle nous a annoncé votre générosité; je l'en ai félicitée sincèrement. Elle étonnerait de la part de tout autre; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLLENNE.

Je connais d'autres êtres plus inconcevables encore, à qui il ne manque ni un vice, ni un ridicule.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI s'assied à côté de sa sœur, et lui fait mille caresses.

Je vous trouve le meilleur visage du monde, chère sœur, un air content, satisfait.

(M. DORTIGNI n'a pas de fauteuil; il va chercher une chaise, et s'assied.)

VANGLLENNE.

Oui. Oh! cela ira de mieux en mieux; j'y compte bien.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Et les chers enfans, comment se portent-ils?

VANGLLENNE.

Ils ont eu le temps de grandir depuis que vous ne les avez vus.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Et les vôtres, ma sœur?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Ils se portent bien.

VANGLLENNE, brusquement.

Vous avez des enfans, madame?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oui, cousin; ils sont au collège.

V ANGLENN E.

Vous ferez bien de les y laisser , madame.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

C'est mon intention.

V ANGLENN E.

Et de prendre garde surtout de les élever vous-même.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Vous voudrez bien remarquer , monsieur , que je ne saurais leur montrer du latin ; car on ne nous l'enseigne point.

V ANGLENN E.

Du latin ! Oh , qu'ils n'en sachent pas un mot , et qu'ils aient le sens droit , et surtout le cœur sensible et bon , voilà l'essentiel ; mais je crains pour eux le malheur de leur naissance.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Le cher cousin a encore un peu de ressentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI , se levant.

Nous avouons nos torts ; et si nous venons ici , c'est pour les réparer. Vous avez trop d'esprit , mon cher cousin , pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y eussent été attrapés tout comme nous.

V ANGLENN E.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale ? Ils vous doivent un remerciement.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI à sa belle-sœur.

Chère sœur , faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

C'est l'objet de tous mes vœux , et je ne désire rien tant.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI , après un long silence.On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe , que son sol est fertile , que son climat est sain et agréable , que l'eau y est renommée comme pure et salutaire. (*Après un silence.*) Le cher cousin aime beaucoup la lecture , à ce qu'il paraît... Je prendrai la liberté de lui envoyer des livres choisis de ma bibliothèque... J'en ai de fort estimés , car je n'achète de livres qu'après avoir lu les extraits.

V ANGLENN E.

Je lis peu ; mais j'examine le front de l'homme. Ce livre-



là n'est pas toujours agréable, il s'en faut ; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir.

(Il continue de lire.)

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Celui que vous tenez paraît vous occuper fort. Pourrait-on savoir ce que c'est ? Est-ce une nouveauté ? Il y en a peu d'agréables.

VANGLLENNE.

Je ne sais ; c'est un assemblage de vers. Celui-ci est intitulé : *Le plus joli des Recueils*.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Des vers ! des vers ! on ne voit que cela.

VANGLLENNE

Je viens de tomber par hasard sur une pièce qui me fait rire malgré moi.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc ?

VANGLLENNE.

*Épître à mon habit*. Ce titre-là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs. J'aime ce titre. *Épître à mon habit*.

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune, je vous en prévien. Je ne l'ai point vue citée comme un modèle.

VANGLLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là ; mais enfin il se trouve un admirateur qui décide pour son compte. Voyons donc.

(Il lit.)

Ah ! mon habit, que je vous remercie !

Je ne me lasse point d'admirer ce début, ce début, cette exclamation pleine de vérité et de sel.

Ah ! mon habit, que je vous remercie !

Que je vaux aujourd'hui, grâce à votre valeur !

DORTIGNI.

*Vaux, valeur*. C'est un pléonasme.

VANGLLENNE.

Soit.

Je me connais ; et, plus je m'apprécie,  
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,

Par une secrète magie,

Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,  
Capable de gagner et l'esprit et le cœur,

Qu'en dites-vous, monsieur l'aristarque? Voyons, exercez toute votre adresse. Je vous devine : *gagner* n'est peut-être pas le terme propre : un habit ne gagne point les cœurs. *Amadoué* serait le mot ; mais je soupçonne que *gagner*, qu'en pensez-vous? devient un trait ironique. Continuons.

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,  
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!  
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil...

Dans un grand fauteuil à bras. On le voit...

Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.

*Toujours prêts à sourire!* Cela est d'une expression vivante. Des yeux qui mentaient d'ailleurs... Qu'importe? Le poète peint des dehors.

J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.

DORTIGNI.

Parler sans rien dire!

VANGLLENNE.

*Parler sans rien dire!* Il y avait de quoi parler cependant; et il parlait probablement. Mais tel s'endurcit le cœur et les oreilles, cela revient au même.

Cette femme à grand falbala...

(Il rit.)

Ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire.

Cette femme à grand falbala,  
Me consulta sur l'air de son visage.

Je passe quelques vers.

Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*;  
On applaudit à tout; j'avais tant de génie!

(Il étérnue, tous le saluent; il se lève, prend la basque de son habit, et la baise en disant :)

Ah! mon habit, que je vous remercie!  
C'est vous qui me valez cela.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,  
Ma probité, mes mœurs, que rien ne dérégla,  
N'eussent obtenu de ma vie,  
Votre aspect seul me l'attira.

Ah! mon habit, que je vous remercie!  
C'est vous qui me valez cela.

Eh bien! monsieur, quel est, selon vous, le résultat de cette pièce?

DORTIGNI:

DORTIGNI, avec humeur.

C'est qu'il faut, monsieur, s'accommoder aux mœurs reçues; et, puisqu'on n'a besoin dans le monde que d'un habit pour passer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, se refuser à l'endosser.

VANGLENNE.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monsieur, et moi je vais plus loin : je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or; qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or; qu'il faut être dur envers lui par caractère, insolent par principe. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre; et il doit voir comme s'il n'existait point celui qui n'ayant point d'or, ne lui est bon à rien.

(Tous se lèvent.)

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Mais j'ai cru vous entendre, mon cher cousin. Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'aperçois ici est à ma belle-sœur; vous la comblez de vos largesses; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'âme : au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur; et, dans ce moment, je ne veux, ne désire, ne demande, n'implore que son amitié et la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez votre belle-sœur, madame? Vous demandez son amitié? Vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait et que je lui prépare? Vous voulez être son amie sincèrement?

M<sup>me</sup>. DORTIGNI.

Oui, mon cher cousin (*Embrassant madame Milville.*), je l'aime, et je lui en donnerai des marques dans toutes les occasions. Ne prenez pas, monsieur, les distractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'insensibilité.

VANGLENNE.

Vous l'aimez, et vous me l'assurez?... Ah! prenez garde; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des cœurs. Si je me suis trompé, comme cela se pourrait; si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre âme, j'oublierai tout; j'en suis capable. Je ne suis, madame, ni injuste, ni vindicatif; je sais qu'il y a des sentimens vertueux qui dorment en nous sans être étouffés, et qui se réveillent, qui renaissent, quand les cœurs sont émus. Je sais qu'il ne faut

*L'Habitant de la Guadeloupe.*



jamais désespérer du cœur de l'homme , faible , mais bon , chez le grand nombre. Hélas ! nous avons tous trop besoin d'indulgence , pour ne pas apprendre à distinguer la faiblesse du vice , et l'erreur de la dureté. Je vais donc jouir de votre retour à la sensibilité , et il me sera bien cher. S'il est ainsi , tout sera oublié , et vous retronverez en moi un parent. (*Il va prendre un papier sur la table.*) (1) Or , écoutez : voici une donation entière de mes biens , que je fais à ma cousine. Elle est motivée par ce qu'il y a de plus juste , l'amitié , l'estime , la reconnaissance. Tout le monde saura ce que j'ai fait pour elle , et pourquoi je l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre , la manière généreuse et noble dont j'ai été accueilli dans ses humbles foyers , et tout le monde , je pense , m'applaudira. Mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachait à tout , bouleversait tout , dévorait tout ; que l'on cassait les actes des vivans dès qu'ils étaient morts ; j'ai cherché la forme de donation la plus entière , la plus complète , la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réunissait tous ces points divers , et j'ai jugé à propos de faire dresser un tel acte.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, à part.

Voilà ce que je redoutais. Contraignons-nous.

VANGLLENNE, à M<sup>me</sup>. Milville.

Voici le moment que je vous ai annoncé tantôt , et la seule manière de mettre le portefeuille en communauté. Gardez-le , ou daignez signer.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Ah ! mon bienfaiteur ! ne pouvons-nous vivre sous les lois de l'amitié ! Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLLENNE.

Je comptais vivre ainsi avec vous , chère cousine ; mais la calomnie , cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chastes , ne tarderait pas à souiller la pureté de notre amitié , et elle y supposerait des liens qui la déshonoreraient. Je veux la faire taire. J'aspire enfin à m'unir à un cœur que je suis sûr d'estimer à jamais.

M<sup>me</sup>. MILVILLE.

Vous m'avez choisie... Je vous dois tout... Eh bien ! je donne un père à mes enfans.

(1) Dortigni, M<sup>me</sup>. Dortigni, Vanglennue, M<sup>me</sup>. Milville.

VANGLENNE.

Oui, je vous le jure; et j'en atteste le ciel et l'honneur.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, à part.

Je vais m'évanouir, je le sens.

VANGLENNE, à M<sup>me</sup>. Dortigni.

Allons, madame, voilà le sceau éternel de la réconciliation; elle sera entière de mon côté: que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre sentiment s'efface. Signez le bonheur de votre sœur et le mien. Tenez, prenez, voilà la plume; et vous, monsieur, après, s'il vous plaît.

M<sup>me</sup>. DORTIGNI, prenant la plume.

Ah! de tout mon cœur. (*Approchant de la table.*) (1)  
Pourrai-je me vaincre?... Essayons. Ah! (*Elle jette un cri de rage étouffé, et se trouve mal.*) Dieu! je n'en puis plus...  
Je me meurs.

M<sup>me</sup>. MILVILLE, jetant un cri.

Est-il possible! Il faut du secours.

DORTIGNI.

Elle est quelquefois sujette à ces accidens-là.

(Il emmène M<sup>me</sup>. Dortigni.)

## SCÈNE VI et dernière.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

Femme cruelle et lâche! tu n'étais pas même digne de ma vengeance... Je la regrette. Oublions, dans le sein de l'amitié, qu'il existe des cœurs à ce point insensibles et envieux.

(1) M<sup>me</sup>. Dortigni, Dortigni, Vanglenne, M<sup>me</sup>. Milville.

ACTE III, SCÈNE V.

YAGNER.

Où, in 1800, il a été mis en dépôt de la bibliothèque nationale.

M. BONVILLE, par.

Je suis malade, je le sens.

YAGNER, par.

Alors, pourquoi venir le secour d'un tel de la réconciliation...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...

Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...

M. BONVILLE, par.

Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...

BONVILLE.

Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...

SCÈNE VI et dernière.

YAGNER, M. BONVILLE.

YAGNER.

Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...  
Il est si malade, il est si souffrant, que la joie de le voir...

M. BONVILLE, par.











